

Conversation entre MONTAIGNE, PASCAL, MONTESQUIEU et ROUSSEAU

**Liberté et instinct
contre la société**

OLIVIER MALFAIT



Mise en page : Loïc Pennanéac'h

© Bréal, juillet 2025.

Toute reproduction, même partielle, interdite.

ISBN : 978-2-7495-5719-9

Sommaire

Les ouvrages choisis	5
Les auteurs	7
Montaigne	7
Blaise Pascal	9
Montesquieu	10
Jean-Jacques Rousseau	11
Introduction	13
Le contrat social	14
« L'homme naît bon, c'est la société qui le pervertit »	16
« Quand la société cause l'amour-propre »	19
 ACTE I L'HOMME DES CAVERNES EST DEvenu CITOYEN	 21
 SCÈNE I L'éducation ou quand l'art d'enseigner doit être d'utilité publique	 23
 SCÈNE II Savoir plutôt que d'avoir des « connaissances » et ignorance	 31
 SCÈNE III Quand l'imagination, les opinions et l'accoutumance sont des puissances trompeuses	 45
 SCÈNE IV Quand le bonheur oppose la recherche du plaisir et le divertissement à une vie simple et sans peines	 57
 SCÈNE V L'homme, une créature mystérieuse ?	 83

ACTE II	UN CONTRAT POUR ÊTRE CORRECTEMENT GOUVERNÉ ET L'ÉGALITÉ OU LIBERTÉ TOTALE ET INSTINCT CONTRE UNE LIBERTÉ CIVILE, LE DROIT DE POSSÉDER ET LA SÉCURITÉ	103
----------------	---	------------

SCÈNE I	Naissance de la société : le contrat	105
----------------	---	------------

SCÈNE II	Quand le système social doit combattre l'inégalité et s'adapter aux mœurs	112
-----------------	--	------------

SCÈNE III	De la manière dont les lois doivent vivre	126
------------------	--	------------

SCÈNE IV	L'homme et le citoyen : ou quand le premier doit sentir la liberté et l'égalité pour que le second se révèle	147
-----------------	---	------------

ANNEXES

Lexique	167
----------------------	------------

Sens des mots anciens	209
------------------------------------	------------

Les ouvrages choisis

Montaigne, *Les Essais*, édition Arléa, mis en français moderne et présentés par Claude Pinganaud.

Pascal, *Pensées*, édition sous la direction de Philippe Sellier, Le Livre de poche.

Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Anthologie, choix de textes et présentation de Denis de Casabianca, GF Flammarion.

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Nathan, coll. « Les intégrales de philo ».

Rousseau, *Du Contrat social*, texte intégral, Librio.

Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, présentation et notes par André Chartrak, GF Flammarion.

Les auteurs

« Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les éléments des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimés dans la tête des hommes, elles s'y seraient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monuments où se gravent le plus sûrement les connaissances humaines. N'y aurait-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, et qui pût servir de stimulant ? »

Jean-Jacques Rousseau

MONTAIGNE

Montaigne est né en 1533, il sera conseiller au parlement de Bordeaux, diplomate, maire de Bordeaux. C'est un humaniste, philosophe et écrivain de la Renaissance, une époque nouvelle qui suit le Moyen Âge. La vie est dure et marquée par les guerres mais le monde s'ouvre, on se met à l'explorer géographiquement et l'imprimerie fait son apparition donnant ainsi un élan au partage, à la connaissance et aux œuvres des plus grands esprits de l'Antiquité.

Montaigne, comme Pascal, Montesquieu ou Rousseau, lit énormément les auteurs anciens et contemporains. De toutes ces lectures qu'il compare et étudie jour et nuit, il se met à douter : « Que sais-je » ? Dès lors, il se met à écrire les *Essais* et livre

ses propres pensées non pour en faire commerce, non pour les imposer comme une évidence aux autres, mais pour se peindre tout entier et instruire, aider ceux qui le souhaitent à se rapprocher de la vérité, du bonheur, et à se protéger des souffrances ou se délester des charges mentales négatives avec la raison.

Trois livres écrits dans le temps et assemblés pour former l'une des plus belles œuvres au monde et de tous les temps ; Montaigne s'y peint en même temps qu'il dresse un portrait de l'homme universel tant on a cette impression étrange en lisant les *Essais* qu'il s'adresse à nous. Une approche unique et raisonnée sur une centaine de sujets ; une écriture unique, parfaite, étayée d'arguments, d'exemples et parsemée d'une multitude de citations des plus grands esprits de ce monde depuis plus de deux mille ans : Platon, Virgile, Plutarque, La Boétie, Homère, Horace, etc.

Avant la préface, l'auteur a inséré un passage que Montaigne avait écrit à Stefan Zweig et qui résume bien sa doctrine : « il n'est qu'une erreur et qu'un crime : vouloir enfermer la diversité du monde dans des doctrines et des systèmes. C'est une erreur que de détourner d'autres hommes de leur libre jugement... et de leur imposer quelque chose qui n'est pas en eux. Seuls agissent ainsi ceux qui ne respectent pas la liberté... des dictateurs de l'esprit, qui veulent avec arrogance et vanité imposer au monde leurs nouveautés comme la seule et indiscutable vérité ».

Montaigne est persuadé que la nature a été bonne avec l'homme et que celui-ci peut tirer le vrai et vivre heureux avec la raison. Il dénonce les dogmes en général et des règles trop sévères, trop nombreuses qui sont un frein à la liberté.

BLAISE PASCAL

Pascal, un autre génie de l'histoire humaine. Philosophe, physicien, savant, mathématicien inventeur de la machine à calculer, théologien, il est né en 1623. Soixante-dix ans séparent Montaigne de Pascal ; c'est la raison de l'un contre les sens et les instincts du cœur pour le second pour qui la raison n'explique pas tout ; pourtant ces deux personnages sont liés dans le temps et à l'histoire de France. Difficile de dire si ces fragments de pensées, de notes assemblées que forment les *Pensées* auraient été écrits si les *Essais* n'avaient pas existé ; Pascal et Montaigne, échangeant avec une rationalité presque scientifique leurs idées sur l'homme misérable pour le premier et l'homme capable de vivre mieux avec la raison pour l'autre.

Il faut bien comprendre que les *Pensées* sont avant tout une apologie du christianisme mais son auteur ne souhaite pas l'imposer comme une doctrine à suivre ; plus subtilement, il va partir de l'homme et de sa condition pour convaincre, d'une manière éclairée et très argumentée, que le seul moyen d'être heureux est de se rapprocher de Dieu. Son style est épuré, éloquent, les phrases sont plus courtes, construites et incroyablement efficaces.

Pour Pascal, l'homme ne peut pas trouver le bonheur, ni la vérité qu'avec la raison qui n'explique pas tout et qui est ployable en tous sens puisqu'elle est entravée par des puissances trompeuses, comme la concupiscence que la libido conduit, la coutume qui engendre le préjugé, l'imagination qui empêche de différencier le vrai d'avec le faux ou encore l'amour-propre « un merveilleux instrument pour nous crever les yeux ». La raison n'explique pas tout et l'homme est plus mystérieux que ça, il y a les sens et l'instinct qui viennent du cœur.

Avec Pascal, « l'homme est misérable » toujours à repenser au passé ou à anticiper son avenir, incapable de se fixer, il cherche le bien mais il est incapable de le trouver ; courant sans cesse de divertissements en divertissements et de plaisirs en plaisirs à la recherche du bonheur, il n'est jamais totalement satisfait même lorsqu'il les atteint. Ainsi, il ne vit pas mais espère toujours mieux vivre et ne sachant comment y parvenir, il est continuellement insatisfait : c'est la vanité de l'homme. La prise de conscience de celle-ci est pénible et engendre la misère qui se résume pour l'individu en une sorte de révolte contre lui-même, incapable de trouver le bien, et souffrant de vouloir et de ne pouvoir parce qu'il n'a pas voulu ce qu'il pouvait obtenir. Pour Pascal, l'homme est donc misérable mais il est grand aussi. D'abord parce que « la grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable » ; ensuite parce qu'il est capable de bien et a l'idée du bonheur.

MONTESQUIEU

Montesquieu est né en 1689, il a été juriste, magistrat, académicien, savant, écrivain ; passionné par les sciences, il est aussi considéré comme le précurseur de la science politique et de la sociologie.

Parmi ses ouvrages, les *Lettres persanes* racontent l'histoire de deux Persans qui arrivent à Paris et qui relèvent ce qui leur paraît curieux dans nos mœurs, dans notre système politique et religieux ; *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, où Montesquieu tente d'expliquer rationnellement, d'abord ce qui a fait la grandeur du peuple romain et comment celle-ci fût la propre cause de son déclin, puis comment ce genre d'empire attire les appétences personnelles qui détruisent la vertu et rend plus faible le pouvoir.

De l'esprit des lois est son principal ouvrage, une sorte de suite où il pose le principe de la constitution des États. Les lois « commandent » mais pour Montesquieu, elles sont avant tout un « rapport » entre les individus qui font le peuple et l'État, nécessaires pour régler les mœurs, les inégalités, le commerce. Une observation poussée des différents types de gouvernements, de la société humaine, des législateurs et de la législation, des rapports entre les hommes dans un style d'écriture remarquable, simple, claire, efficace où les exposés, les explications et les conclusions s'enchaînent, c'est un chef-d'œuvre.

Le moyen de maintenir une liberté selon lui, d'un point de vue politique et social, c'est de ne pas laisser le pouvoir aux mains d'un seul homme car en les concentrant ainsi, il y a de fortes chances de le déstabiliser et de le rendre inefficace à long terme. Montesquieu préfère la monarchie constitutionnelle, dans laquelle le gouvernement est responsable devant le parlement, à la république démocratique qui exige un sens social et une vertu de tous les citoyens, mais qui peut conduire rapidement à la décadence à mesure que le peuple devient plus nombreux.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Rousseau, né en 1712, est un écrivain de génie. Ses ouvrages, *Discours sur l'origine et les Fondements de l'inégalité parmi les hommes*, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, *Émile ou De l'éducation*, *Du contrat social*, *Les confessions* ou *Les rêveries du promeneur solitaire*, entre autres sont fascinants. Comme nos trois autres auteurs, ou comme celui de chacun des grands auteurs de la littérature française durant tous ces siècles, l'art de Rousseau est singulier et magique. Une écriture confortable à lire, simple et belle, facile à comprendre et qui touche les sens.

Les propositions et les positions s'enchaînent et sont argumentées, décortiquées et si raisonnées que l'on souhaite toujours lire plus pour apprendre encore de ses conclusions.

Rousseau constate que l'homme qui est né libre et heureux, est vite corrompu par la société trop pernicieuse qui contribue au malheur des hommes ; il condamne le luxe et le progrès, le premier étant l'effet de celui-ci et dénonce le droit de propriété ou le droit de possession qui sont à l'origine des nombreux vices, des décadences et de l'inégalité aux effets destructeurs sur la vie en société qui règnent entre les hommes. Le bonheur se trouve essentiellement dans une « vie plus rustique », agrémentée de plaisirs plus simples (famille, travaux de la campagne, promenade, etc.), plus proches des besoins naturels pour éviter la frustration de vouloir et de ne pouvoir. Rousseau souhaite que l'homme puisse vivre plus conformément à sa nature, plus librement, sans chercher le progrès à tout prix, sans le luxe, sans devoir dépendre aussi fortement des autres, et sans autant d'inégalités entre les individus.

On ne peut pas justifier les différences de richesses, la prise arbitraire de biens par les uns au détriment des autres, ni tolérer le progrès ou l'industrialisation qui ont fabriqué des rapports faussés où les uns briment les autres, ni accepter les effets de la domination de certains hommes par d'autres. Cette continue dépendance aux autres donne naissance à des nouveaux sentiments : l'orgueil, l'amour-propre ou le désir de réputation. Le luxe n'est pas le fait de la loi naturelle et il n'est pas normal pour Rousseau que certains en jouissent, et qu'une multitude de citoyens, au contraire, « manquent du nécessaire ». Il veut une liberté bornée qui n'écrase pas les autres, un ordre social libre mais limité.

Introduction

L'homme « sauvage » commence par quitter ses bois, ses plaines, sa caverne et finit par former d'abord des petits groupes, les premiers villages apparaissent et, avec ce nouvel environnement, la notion de propriété s'éveille et aboutit quelques temps plus tard à une sorte de convention collective : le « contrat social ». Ainsi naît la « société » mais ce changement en induit un autre chez l'individu quand il devient dépendant. Il y a désormais un rapport aux autres qui se met en place et une nouvelle relation avec la collectivité qui s'instaure. Est-ce trop pour cet être, plus ou moins solitaire dans sa première nature, qui se met à vouloir vivre ensemble dans la seconde ?

Au milieu des autres, l'homme se façonne une nouvelle inclination dite sociale, plus citadine, plus systémique et finit par imaginer, intelligent et fier qu'il est, ce contrat. D'indépendant et libre, voilà que l'on s'impose une dépendance aux autres, le moi général remplace le moi personnel, on se met à regarder les autres, à s'évaluer, à compter les biens que l'on possède, on comprend que les uns commandent et que les autres sont commandés.

Nos quatre auteurs dressent donc une sorte de tableau de l'homme, une créature terrestre mystérieuse, une espèce plutôt solitaire, qui s'est mise en tête de vivre en groupe pour son propre confort mais « l'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux » affirme Rousseau.

L'organisation des sociétés et la manière dont elles sont gouvernées ont aussi leurs effets et les hommes, vivant en grand

nombre les uns à côté des autres, devraient être l'une des principales préoccupations des gouvernements.

Au milieu de ces fragments de pensées, des essais que nous ont adressés ces quatre génies, les textes extraits et assemblés aboutissent à une conversation incroyable : avec la raison de Montaigne, le cœur de Pascal, l'analyse de Rousseau et l'esprit des lois et de la politique de Montesquieu, les échanges sont nourris et surprenants.

LE CONTRAT SOCIAL

Ou comment l'homme dit « sauvage » a-t-il échangé sa liberté totale et son instinct pour une liberté civile, la propriété et la sécurité.

En même temps qu'il développe l'agriculture, il se met aussi à posséder et à vouloir protéger ses biens, l'idée de propriété émerge. Les difficultés étant nombreuses, l'homme encore sauvage se rapproche tout doucement des autres et se rassemble pour les surmonter ; il faut trouver un moyen de protéger son champs, son troupeau, ses cultures. S'unir est la solution mais comment le faire sans mettre en danger les droits, la liberté ? Ce « contrat social » admet que chaque individu abandonne son moi « personnel » au profit d'un moi plus « général », public, tout-puissant et qui devient lui-même garant de chaque personne, formalisant ainsi la volonté générale.

Cette volonté générale est l'addition de tous les citoyens et compose le peuple ; l'homme qui fonctionnait alors principalement avec son instinct doit maintenant agir avec sa raison. Selon Rousseau, il accepte par cette convention générale, ce

contrat, d'aliéner (= donner ou vendre) son instinct (= instinct de conservation, trouver où dormir, chasser, se nourrir) et sa liberté naturelle, c'est-à-dire de perdre un droit illimité de faire tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre. Et ce qu'il gagne, c'est une liberté civile, une sécurité et le droit à la propriété.

Toujours selon Rousseau, avec le développement de l'agriculture, il commence déjà à y avoir des différences de richesse entre les hommes. Celui qui avait le plus devenait plus puissant mais dépendait également des plus démunis pour le rester et devenait une proie pour les pillleurs. Ceux qui possédaient machinèrent alors un plan : employer ceux qui les attaquaient pour les défendre et créer des institutions qui leur seraient favorables et que le droit naturel de posséder au détriment des autres ne pouvait admettre. Les premiers signes de l'inégalité émergent.

« Dans cette vue, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armait tous les uns contre les autres, qui leur rendait leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, et où nul ne trouvait sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse, il inventa des raisons spécieuses pour les amener à son but » (Rousseau, *Discours sur l'origine et les Fondements de l'inégalité parmi les hommes*). Ceux qui avaient engendré les premières inégalités entre les hommes échauffaient ce plan qui les protégera davantage : « Unissons-nous, leur dit-il, pour garantir de l'oppression les faibles, contenir les ambitieux, et assurer à chacun la possession de ce qui lui appartient. Instituons des règlements de justice et de paix auxquels tous soient obligés de se conformer. Rassemblons nos forces en un pouvoir suprême qui nous gouverne selon de sages lois, qui protègent et défendent tous les membres de l'association, repoussent les ennemis communs et nous maintiennent dans

une concorde éternelle. » (Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*)

« L'HOMME NAÎT BON, C'EST LA SOCIÉTÉ QUI LE PERVERTIT »

Avec ce nouvel état, l'homme voit son moi personnel bousculé et se métamorphoser. Une sorte de seconde nature se profile : il doit se mettre à raisonner, éduquer ses sens, son intelligence, développer ses connaissances, apprendre à vivre en groupe, à tirer vers le bien pour lui-même et pour les autres, à être vertueux. Plus ce groupe grossit, plus la vertu est nécessaire en chaque individu afin que cette force conserve l'intérêt et la grandeur de celui-ci, de la collectivité. Mais en y regardant de plus près, cette nouvelle vie en communauté, plus dépendante des autres, fait apparaître de nouveaux sentiments humains qui n'existaient pas à l'état de nature : inégalité, frustration, souffrance, arbitrage, recherche de la gloire, soin de la réputation, pouvoir, insécurité, guerre, pauvreté, cohabitation forcée, proximité, règles et lois abondantes, violence, avidité, amour-propre, illusion, égocentrisme, concupiscence, curiosité, orgueil, divertissement, opinion, imagination...

Avec l'apparition de la société et d'une vie plus commune, de « libre et indépendant qu'était auparavant l'homme, le voilà, par une multitude de nouveaux besoins, assujetti, pour ainsi dire, à toute la nature, et surtout à ses semblables, dont il devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître ; riche, il a besoin de leurs services ; pauvre, il a besoin de leur secours. » (Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*)

Les besoins primaires ne changent pas, il doit se nourrir, trouver un toit pour dormir et être en sécurité, mais il doit désormais le faire avec des règles.

Rousseau, Montaigne, Montesquieu, ou même bien avant avec Rabelais, tous admettent que l'homme naît bon et que la société et ses effets, la richesse, l'inégalité, la pauvreté entre autres le pervertissent et lui font perdre sa vertu ou encore sa perfectibilité au profit de l'amour-propre, un sentiment qui n'apparaît qu'avec elle. Les vices ne sont pas innés à sa nature. Rousseau indique que les mœurs (les pratiques sociales) de la société sont corrompues et qu'elles engendrent de l'inégalité. Tous les grands personnages de notre histoire ont également averti de la dérive des comportements humains en société et pointé ces inégalités de pouvoirs, de richesses et de privilèges.

Les Fables de La Fontaine sont une photo de la société, et au-delà de la morale, c'est bien l'observation de la dérive des caractères humains et des inégalités que le pouvoir engendre dont parle l'auteur. Il n'aime pas tout ce qui peut amener l'homme à devenir méprisant : argent, ambition, jalousie, rivalité. Il n'aime pas ce qui est injuste et se range aux côtés du peuple qui souffre. *Les Fables* peignent la société de l'époque : politique, impôts, économie, vie quotidienne. La Fontaine dénonce l'attitude des hommes et demande à ceux qui sont plus puissants d'être meilleurs, et aux plus pauvres, il donne des conseils pour éviter les injustices.

Les pièces de Molière, grâce à son sens de l'observation, sont une description fidèle des mœurs (pratiques sociales) et des caractères (trait de l'esprit humain) de l'homme en société.

Il souligne sa bassesse, sa dérive, son immoralité ; le précieux ou le ridicule des comportements humains liés à une hiérarchie

sociale, avec les conséquences que cela engendre, il fait une analyse des traits de l'esprit humain : avarice, vanité, préciosité, pédantisme, hypocrisie et misanthropie.

Beaumarchais critique la justice, dénonce les privilèges de genre et les dérives immorales (droit de cuissage, par exemple). Il expose la relation de pouvoir malsain qui s'installe avec l'argent, il évoque en outre, l'inégalité de naissance, qui conditionne, à elle seule, le destin des êtres en société, qu'il soit maître ou esclave.

Pour Chateaubriand, l'homme se sent comme un étranger dans ce monde et ne cherche qu'à se divertir, goûter aux plaisirs. Mais rien ne l'attache vraiment, et il passe de plaisirs en plaisirs sans jamais être complètement satisfait. Le mal de son siècle est une crise de l'individu, qui manque de volonté, de curiosité, d'intelligence et de liberté intellectuelle ; la jeunesse s'ennuie, elle n'a pas de raisons d'espérer, de croire, d'agir.

Balzac brosse une société en échec, avide de pouvoir et d'argent, obsédée par la reconnaissance sociale, avec des rapports humains défectueux. Il dénonce les ambitions, la cupidité, l'individualisme, et regrette ce monde où seul les mauvais réussissent ; c'est-à-dire les individualistes, les arrivistes, les personnes désirant le pouvoir et prêtes à tout pour l'obtenir et ou le conserver.

Hugo est un auteur qui réclame plus de justice humaine, de justice sociale. Il déteste la puissance injuste et souhaite défendre les faibles, les pauvres et les opprimés. Comme Rousseau, il préfère une vie plus simple à l'abri des complications et des vices du luxe et de la civilisation.

Zola est un auteur révolté par la détresse humaine et veut se faire le porte-voix des opprimés. Défenseur des déshérités et de la liberté, il veut une justice plus juste.

Quant à Maupassant, sa vision de l'homme est également pessimiste, il en dénonce la bêtise, la mesquinerie et la cruauté.

« QUAND LA SOCIÉTÉ CAUSE L'AMOUR-PROPRE »

On ne peut justifier ni les différences de richesse, la prise arbitraire de biens par les uns au détriment des autres, ni le progrès, l'industrialisation, qui ont bâti des rapports sociaux faussés, ou les uns briment les autres. Les effets de la domination des hommes par les hommes et de la dépendance aux autres donnent naissance à de nouveaux sentiments, comme l'orgueil, ou encore l'amour-propre. Le luxe n'est pas le fait de la loi naturelle, et il n'est pas normal pour Rousseau que certains en jouissent et qu'une multitude de citoyens, au contraire, « manquent du nécessaire ». Il veut une liberté bornée qui n'écrase pas les autres, un ordre social libre mais limité, qui ne développe pas l'amour-propre chez l'individu.

« L'homme est naturellement bon » implique que c'est l'organisation de la société qui le rend individualiste et méchant, qui introduit ce sentiment haineux de l'amour-propre (terme qui revient souvent dans leurs textes), qui n'existait pas à l'état sauvage. « L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content et ne saurait l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux ; ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour-propre. » (Rousseau)

Ainsi, il devient évident que l'on ne peut pas étudier l'homme si on laisse de côté le fonctionnement de la société et la politique : ils vont ensemble. Pour Rousseau, « il faut étudier la société par les hommes, et les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale (les passions humaines) n'entendront jamais rien à aucune des deux. » (Rousseau)

La société avilit l'homme et le rend misérable, la discussion s'engage entre nos quatre prodiges, comment l'homme vit-il sa dépendance aux autres, son amour-propre. Est-il capable de vivre en groupe, à proximité des autres toujours plus nombreux ? Que doit faire l'État ?

Ainsi les réponses nous sont apportées au travers de six de leurs œuvres, parmi les plus grandes de notre monde, rassemblées, miniaturisées, mises petit à petit les unes avant les autres, et inversement, certaines enlevées et d'autres ajoutées ; des paroles extraites pour tenter, comme Rousseau l'avait imaginé, « de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, et qui pût servir de stimulant ».

ACTE I

**L'HOMME DES CAVERNES
EST DEVENU CITOYEN**

SCÈNE I

L'ÉDUCATION OU QUAND L'ART D'ENSEIGNER DOIT ÊTRE D'UTILITÉ PUBLIQUE

Rousseau

« En naissant, un enfant crie ; sa première enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'apaiser ; tantôt on le menace. Ou nous faisons ce qu'il lui plaît, ou nous exigeons ce qu'il nous plaît ; ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres ou qu'il en reçoive. Ainsi ses premières idées sont celles d'empire et de servitude. Avant de savoir parler il commande, avant de pouvoir agir il obéit. C'est ainsi qu'on verse de bonne heure dans son jeune cœur les passions qu'on impute ensuite à la nature, et qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel.

Un enfant passe six ou sept ans de cette manière entre les mains des femmes, victime de leur caprice et du sien, et après lui avoir fait apprendre ceci et cela, après avoir chargé sa mémoire de choses qui ne lui sont bonnes à rien, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel achève de développer les germes artificiels, et lui apprend tout, hors à se connaître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre et se rendre heureux. On se trompe ;

c'est là l'homme de nos fantaisie : celui de la nature est fait autrement. »

Pascal

« On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices. Et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur bonheur, leur fortune et celles de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendra malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Comment, ce qu'on pourrait faire ? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins, car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont. Et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner, et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelques temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir et jouer et s'occuper toujours tout entier. Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure. »

Rousseau

« La manière de former les idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels est un esprit solide ; celui qui se contente des rapports